

Dépôt légal en Suisse.
Numéro ISBN: 978-2-9700557-5-4

Illustration de la couverture: Olivier Blandenier

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE
Case postale 894
1400 YVERDON-LES-BAINS — SUISSE — www.escarboucle.ch

**Sonate pour
un rêve envolé**

L'association littéraire de l'Arc jurassien présente :

Du même auteur aux Editions de l'Escarboucle

Caravane humaine, roman initiatique dans le Rouergue

Quentin la Broussaille, Cévennes de mon cœur, roman Provençal,
hommage à la pierre sèche

Trait de plume, prose

Un vent d'ailleurs, roman philosophique

Lettre à un ami analphabète, étude, témoignage, recherche sur l'être adulte
handicapé, l'éducateur, les classes dirigeantes : Prix regards 2007

Vadrouille, pensées et lendemains, discours littéraire

L'alcool, entre illusion et réalité, étude, témoignage et recherche sur
l'alcoolisme

La Planète Bleue, considérations sur le salut d'un petit homme (balade
littéraire)

Des mots et des hommes, prose

L'Odysée Cosmique des Fous, essai

Accroché aux ailes d'un ange, balade littéraire sur le Doubs

Dis-moi mon P'pa, c'est quoi l'homme ? balade littéraire depuis une oliveraie
en Provence
Projets de vie, essai
Le fils de l'aube, balade littéraire en Cornouailles
La vie est un être, livre d'art, pensées et photos
Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent, balade littéraire sur un
marché de Provence
Ondes et reflets, confessions d'un auteur à ses lecteurs
Le temps Vivaldi, ballade littéraire au pays des quatre saisons
Travailleur social en manque, sciences humaines
Sonate pour un rêve envolé, ballade littéraire entre la poésie et un autre
monde

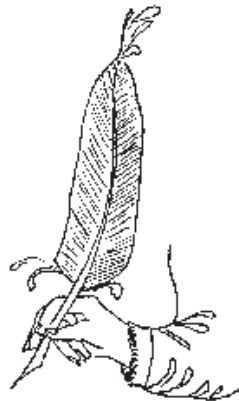
Ces ouvrages sont présentés au www.escarboucle.ch

┌
└

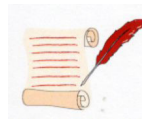
┌
└

Bocampe

Sonate pour un rêve envolé



LES ÉDITIONS DE L'ESCARBOUCLE



┌
└

┌
└

Allégro

Bébé Etoile

« **M**on amour, enceinte d'un rêve depuis sept mois, particulièrement en cette tombée du soir, ton immuable pureté de coeur m'enchanté et me détache des touffes raides du quotidien, » dit un homme à sa bien-aimée. Et quand tu me dis que tu m'aimes, un vent de lettre me transporte de loin en loin, vers un rythme parti à la conquête du génie de la vie. Je m'attarde à l'instant bienvenu et parmi

tant d'inconnu m'émerveille de ton « être » qui entre profondément dans la marche de nos jours.

Parfois, tu sais, douce compagne, bien d'aplomb sur ses pieds, « maintenant » peut durer une éternité. D'un ton compatissant avec l'homme, « temps présent » ne dit rien et à force de me l'entendre dire, je comprends que de toutes parts de l'âme nous devenons « êtres » inspirés de sa légende. En cela, il serait vain de fuir à couvert car il sait si justement nous arracher nos secrets et les révéler au grand midi. Ainsi, je lève vers le ciel plein d'étoiles la danse d'un regard, je voudrais m'y arrêter alors je réalise soudain que de mon plein gré, je suis en plein dans les confins de l'Univers, dans un espace devenu mien.

C'est le même ciel qui remonte de la mort jusqu'à la vie et lorsqu'il fait nuit, le soleil brille toujours. Je contemple le grand essor bleu avec cette nette impression de ne plus être là, prodige ! je m'en rends compte. Je vois que je vois d'un oeil simple. Une résonance du son de l'esprit se prolonge. Dieu sait où suis-je sous ce toit de tant d'infinitude ? Ou du moins, j'y suis dans ce creuset de l'évolution, c'est le monde lui-même et n'est-ce pas la plus grande folie que d'exister dans la perception immédiate de sa présence.

Spontanément, je pense à ta grand-mère qui disait qu'on ne voit point là-haut que par un cœur pénétré d'intelligence. Je me souviens de son audace quand elle tirait tout son entourage à trouver leurs idéaux dans le partage rêvé des prochains. Ah ! « mémé des anges », actrice du

ciel où tu résides désormais, dans ces allées et venues de ce profond lointain, nous penchons vers toi une royale pensée.

Compagne de tous les temps, l'un et l'autre amoureux, c'est bien le sceau de notre amour que voilà, un « Bébé Etoile » arrive ici-bas. Il met déjà en évidence l'fracassable courbe de son arc-en-ciel. Ça y est, il est du récit de l'accomplissement. A son tour d'entrer dans la ronde des papyrus. J'y pense ! nous faut-il vraiment sortir du pavillon des arts et venir au bas du ciel pour se transformer dans la crypte à secrets .

De l'écho d'un microcosme, il cherchera à réactualiser ce qu'il y a derrière ses yeux, ici, à contre-jour des grands mystères qui dans leur hutte de l'impermanence veillent au philtre, une baguette de magicien pointé à terre.

Tu sais mon amour, du calme muet de l'âme, nous autres les poètes, chicanons souvent l'alphabet, parfois cramponnés à des branches de voyelles ou sur la trille des consonnes recherchons un bout de forêt. C'est là que de ces moments paisibles, de leurs cimes nous aimons les entrevues individuelles avec les ramures de « ce qui est ».

Mais pour la montée, n'est-ce point philosophique que d'être toujours un point de départ dans l'immensité, un devenir à libérer hors du temps ? Et une fois de plus voilà un tout petit point qui le plus naturellement du monde devient cercle et dont l'arrondi mute en grand point par un entraînement d'aimer.

A présent, ce qui devient nous contemple et nous taquine les habitudes par un immense silence, total, serein. Soudain, un dialogue

plein de soleil vibrant dans le tournoiement de l'instant passe sur les rives du monde empreint de nos liens. On le rejoint à chaque pas par des ponceaux devinés, quelle que soit la hauteur des eaux, nous finissons par passer de l'autre côté.

Juste en ce moment, il fait bon être homme malgré le passage essentiel du coupeur de ronces qui dans nos vies taille l'inutile doucement balancé. Dans un état de conscience éveillée, solitaire, on se raconte, timide et passionné. La vie nous écoute alors. Elle nous répond si bien que l'on peut douter de ce que l'on a entendu. Il nous faut du temps. Le ciel est partout comme un fond indigène avec lequel on ne peut que s'écouter d'un ton absolu. La vie est là. Je l'entends cette coureuse d'amour dans ton temple vouée au « surpremonde ». ¹ Qu'est-ce que cela ?

Dès lors, ton ventre ressemble à un mamelon végétal, tu deviens à ton tour le vaste monde, de lumière et d'aval. Ce soir d'hiver, une galaxie s'étire. Elle baille les parties de l'univers par les sentiers des planètes. Comment y résister ! Mes « mains potières » caressent longuement ton nombril et captent aussitôt des ondes venues d'un autre état de conscience. C'est le même cosmos mon amour, et ô combien je me fais l'impression d'un homme debout à tes côtés. C'est vrai, je t'aime dans l'immensité, mes paumes sont chaudes, mon cœur est tiède, le bout de mes doigts caresse « ce qui devient ».

Toute la littérature vivante effleure mes lignes de la main. J'en goûte l'infinitude tremblante. Ô voici une carte inépuisée du ciel ! Je

l'ouvre et voici ce que je lis : « L' « être de la vie » suit l'homme dans son évolution avec la candeur d'un enfant qui s'émerveille ».

Telle est la vie intérieure, les yeux se sentent attirés par la lumière dont la naissance avec sa science sûre n'a pas d'âge. Mieux encore, mon amour, ton ventre sert une route du « Grand Tout ». Pas ici et pas là, qui guide les pas ? Ce sont des secrets pleins d'images qu'un monde adulte n' imagine plus comme une réalité. A la blancheur d'un ciel sans couleur, les images nous parlent d'un monde suprasensible partenaire à notre destin. L'enfant lit volontiers ses écritures à livre grand ouvert et sur ses pages y cherchera humble place.

C'est bien là, mon amour, le langage des étoiles que je retrouve actif dans tes yeux qui font à merveille de moi un voyageur de l'Odyssée qu'aucune tempête ne fera tomber. Mot à mot, verbe à verbe, cet alphabet de cathédrale nous offre une de ses voyelles soleilleuses et c'est pour cela que ce que pressent l'homme comme sain dans la douleur de ses contrastes, il l'appelle aussi ange qui passe. Présence qui s'en mêle, nous démêle, tu nous entraînes par les routes du bout du monde pour remonter à nos origines.

Au gouvernail de notre poétique rencontre va naître un « Bébé Etoile ». Que penses-tu, très chère, ce sera un « tendreau » ou une « tendrinette » ?² Je me hâte de poser ma tête sur ton « ventre collinette », si curieux de soupçonner un rêve ouvert qui rame dans ses flots. Je me laisse colorier à ses couleurs firmaments. Chut ! chuchut ! la vie tourne.

Il y a de minces filets d'encre qu'une plume dessine profondément. Ses crr, crr, crr, paisibles vont le dire à tous les vents.

Au seul silence d'une vie encore innomée, il me semble déjà entendre l'andante à trois temps qui vient juste après l'adagio. Figure-toi que de mes yeux clos, je vois tes mains d'hier s'enchanter sur le piano. Tes mains douces, allongées, qui dans une solitude de l'âme joue une sonate sur un clavier, à moitié blanc de tout ce qui est beau, à moitié noir de ce qui est en toi. Naguère, c'était une ballade à deux, désormais nous valserons à trois. Je sais, il nous faudra de l'élégance pour rythmer tant de pas. Bientôt, dans ce silence à saveur éternelle, nous dansotterons à son néant naturel.

Ô..., son ciel s'éclaire. Il lâche du lest. J'entends notre enfant, femme, nul doute, un épi mûrit dans le ciel. Nous ne pouvons trop voir l'imperceptible qu'en nous-mêmes. De mon invisible pied-à-terre, je perçois une âme qui descend et qui connaît la route qu'elle entrevoit.

Ou sous une autre forme à quelques pas d'imagination, un germe du macrocosme s'approche pour expérimenter les vérités d'ici-bas. Preuve en est qu'un rêve indéfinissable nous contemple, qu'une mission le porte et le loue comme un premier-né sorti du grand atelier. L'évolution se cherche parmi les humains. L'homme s'y plonge et s'y roule pour devenir entier comme cardé d'invisible jusqu'à ce qu'il rompe ses liens qui le retiennent dans les fanges de son passé.

Citoyen de la vaste cime, tu reçois l'instrument de la vie, mon enfant, au passage je t'entends déjà sur la route des solfèges. Tout homme

y passe à sa première heure, tu sais. Nous y recevons le do pour que l'être aille librement vers son grand rodéo. Ré, mi, pour des relations dans les plus hautes régions du ciel. Fa sol la, coucou nous revoilà tandis que si do en devenir seront tous les jours de notre « existé ». Il est un élixir là-haut mon enfant, sur les chemins de l'innommé, qu'en ce bas monde nous appelons la source de l'indéracinable. Arrête-toi, je te prie, à ce point d'eau de l'ouvrage, bois de cette source si sage qu'ici-bas ton cœur aura soif de partage.

Puise cette substance de nos origines et pénètre-toi de sa force de volonté. Sous les voûtes de ton être, elle te protégera des affronts et des raclures, des vents impétueux et des grandes marées. Tu seras le rocher et le vol de l'aigle, par le rythme incessant des océans et des ciels nimbés. En effleurant les tombeaux, la mort te parlera de ce qui se passe vraiment au-delà des sommets des montagnes.

Tu verras... tombés en désuétude dans la lècherie de la plaine et de ses lendemains livides qui déchantent, les hommes d'ici ont créé sur terre un état de vie où ils n'ont plus le temps de se voir, de se parler ni de se reconnaître. Ils ont fait de leurs âmes isolées des bouteilles jetées en pleine mer. Mais à quoi bon rappeler à un sourd qu'il n'entend pas. Ne nous faudra-t-il pas leur parler un autre langage que leurs eaux de lavure et leur réapprendre ce qui nous destine aux étoiles futures.

Femme, voici que j'entends gigoter notre bébé. Son esprit va bon train dans le midi des grands mondes. Il rit même à souhait en

ondulations musicales. Ô, il a sûrement la mesure du comique. Non, je ne rêve pas ni ne me laisse aller au vent, il m'écoute, c'est sûr. Vraiment, ma bien-aimée ! D'ailleurs, à l'entendre si je m'en crois, il respire déjà les parlars védiques. Ah ! tu peux sourire large. Il est vrai, j'en conviens, je suis plein d'imagination, on me surnomme « le geyser » ou « l'essarté », mais je t'assure, je l'ai perçu dans sa première enfance, sans soleil, sans ombres, sans lune, sans reflets.

En quelque sorte, il n'y a qu'aux poètes qu'il arrive de pareils phénomènes, et après l'on voudrait que je sois un fou élégant pour ma vie durant. Alors, non, et par-delà le saut de ma clôture mentale, nul homme ne souillera l'image qui scintille sous la lumière de mon esprit. J'entends mon invisible et n'en souffre pas, d'ailleurs, dans son œuvre d'art, la vie ne gémit pas.

Serait-ce un comédien, un bavard de la scène, qui déjà me fait part de son premier acte sur le grand chemin ? La terre au moins dans une certaine mesure est donc le théâtre qu'il lui faut. Dieu sait, c'est peut-être un inspiré de l'humour qui des plus petites choses en fera une éternité. De tous les points de vue, l'humour est le plus grand, même un intellectuel à la cravate lavallière fronçant les sourcils ne peut le contester.

La feuille est liée à l'arbre et l'homme qu'en dira-t-on ? Du reste, je n'imagine pas d'embaras plus grand sur terre que de vivre sans arbre et sans humour. C'est le fond qu'il faudrait voir dans l'humour et la portée de ses bois sacrés. En tout cas, de ce bien peu de chose, c'est

toute notre grandeur d'esprit en goût de vivre qui rentre en forêt et s'y maintient.

Mon amour, tu es mère d'une nature plus pure. Ta maison est pleine, tu portes l'esprit des lois, le souffle et l'écume des vagues. Quant à moi, je replie la carte et part apprendre la continuation vigoureuse d'être un père. « Bébé Etoile » de ses haut mâts va m'y aider en tirant les voiles. De nos sabots à l'infini, nous allons tous trois donner valeur d'amour à nos vies. Et même si de nos jours, c'est une effrayante chose que la condition humaine dans notre palais Terre, sans paraître m'y efforcer, j'en ai le cœur et la raison profonde, il ne sert à rien d'immobiliser ce qui change d'instant en instant.

La puissance de la vie, c'est d'être ensemble tout le temps, « un » et reliés au plus profond de notre conscience d'exister. Le reste du monde s'y trouve, on y est... tous... chacun. Rejoignons-le là où il en est. Nous ne faisons pas les hommes, mais la vie qui danse entre nous. C'est bien cela qui nous fera rire et pleurer sur l'arbre de vie.

De mes larmes, cette nuit d'hiver prend une teinte nouvelle. Il se fait tard, Tendrette, viens t'assoupir dans mes bras, viens me ravir de vos présences. Offre à mes lèvres un premier baiser. Ô, oui ! ... ce sont bien ces instants qui font de moi un rêve que j'apprends à partager. Ta chevelure châtaigne sur ma poitrine, je me colore et je me fonds à l'émail de ton ciel. Ton odeur m'endort l'âme et ton toucher végétal me donne des ailes. Je tombe de fatigue simple et me sens

partir aux mains des lendemains. Ainsi silencé, je m'endors, balancé,
si proche, si près, toujours maintenant.

¹ : surpremonde : Monde merveilleux que l'homme peut voir s'il s'affranchit de ses propres clôtures mentales qui le retiennent prisonnier dans sa tête d'eau.

² : tendreau : être masculin, tendrinette : être féminin

L'enfant d'argile et la pierre runique

« Chevelure châtaigne », tout s'éclaire, voici ce que le ciel nous envoie de son vase d'eau, un être pur du pays des enfants qui s'inscrit parmi les douleurs de la chair, les grandeurs de l'âme et le vol léger de l'esprit. « Un volontaire pour la Terre, c'est pour les représentations sacrées », s'écrie un joueur de mystère. D'un brûlant souffle de créature humaine qui prend vie, conscience et forme, « Bébé Etoile », te voilà transporté de lumière pour nous parler du grand banquet de l'existence. Ce sont bien des traits qui me rappellent à l'émoi de mon infini où commence mon voyage.

Enfant, grâce, cocon et métamorphose, je suis une pierre runique³ qui te salue du fond de mon âme, bienvenue à cette excursion d'apôtre. Mais, lui, contre toute attente, un tant soit peu, c'est aussi moi, toi, vous, nous en rénovation. Qui est-ce ? Qui s'annonce pareillement si ce n'est un être en devenir en marche vers le soleil couchant.

Quelle cocasse curiosité que le genre humain qui tend à la terre son « créer », par ses bonds et par ses cris une promesse lente à se réaliser. A peine il monte petit et rond, nu sur une scène humaine qu'il nous faudra lui trouver un nom. C'est ce que j'appelle le génie de l'homme

que de se relier avec une première œuvre commune, par un cri tapissé de sollicitude et capable de deviner sa source.

Aujourd'hui encore, quoi qu'en disent le contrat social et la lésine qui s'étend en plaine, vivant par la magie, mon enfant, tu peigneras la terre à la lueur de ce qui te fera grandir. La vie t'aimera alors et certes, cette terre aura les cheveux les plus longs du monde. De tous les puits que tu creuseras dans tes déserts, tu puiseras toujours la même eau, ce sera la même soif.

Souviens-toi « homme coiffeur » de ton temps d'invisibilité dans ce monde où les deux sexes venant de la vie n'ont plus d'aveux à faire. Ni homme ni femme, assurément seul et toujours accompagné, avec en prélude du genre humain, une sonate pour un être entier. Tout est musique quand tombe la nuit et se lève le jour. Bonheur à nous de l'entendre car personne ne nous racontera comment.

Par des dialogues impossibles à prévoir, dès l'aube, l'homme debout monte sur les planches, en neuf actes et en prose pour une biographie à extraire du monde des pensées. La scène est propice à tous les beaux yeux du monde. Quant à l'improvisation pour trouver la force d'imaginer, c'est l'amour en personne qui entrera en relation avec son rôle envoûté. Il en fera une histoire personnelle dans notre « tour d'ivoire », ensuite, un long trait de conte côté verger. Il y a tant de fruits à partager, d'échos à renvoyer au tournant de nos misères.

Pendant ce temps, lui, c'est aussi moi, toi, c'est nous sur la route de l'« l'homme debout » dont nous suivons la trace depuis des siècles et de laquelle à un monde plus réel, nos projets prétendent. Mais qui est cet homme ? Quelles sont ces traces que l'histoire a effacées ?

A cette incroyable aventure, par quelque cœur profond, nous illuminerons les néants salutaires qui jadis se proposèrent pour nous voir briller hommes. On se libèrera de notre passé et de sa courroie à l'obscur fatalité.

C'est étonnant ! présente à sa mesure, d'une lisibilité parfaite, la vie se pense comme devant une cheminée et se prolonge dans son feu. Parfois, elle semble nous tendre des embûches avec un air d'indifférence, mais elle est toujours un chemin de ronde dans ses bonnes inventions. La mère du genre humain a nourri les siècles et les civilisations. Nous avons respiré son ciel, depuis, toutes nos réalités dans la nuit de l'autrefois cheminent avec des hommes qui se liguent pour l'évolution.

C'est d'en haut que la vie vient et c'est d'en bas qu'on l'explore, de notre petitesse, nous assistons si bien à tout moment à un miracle dont nous sommes. Vous ne voyez pas, vous n'entendez rien dit un effronté des trottoirs de la ville, et depuis longtemps déjà, le grand malheur de l'homme est de ne plus offrir de fleurs à sa bien-aimée. Va, achète en ce jour sept roses rouges, dis-lui que tu l'aimes comme la première fois, d'un ton pénétrant, après, plonge lestement dans le monde et aime vraiment.

N'est-ce pas du haut de tout notre savoir inutile que s'acharne le conflit de la tête d'eau avec des croyances qui comme du lierre de forêt recouvre ton cœur. Penser avec notre lessiveuse à cervelle à la place de notre « être », un caillou à la place d'un cours d'eau. Parfois, notre salut se passe de la sorte, immensément seul au-dedans de notre rugueuse cuirasse, devant une flambée que jamais nous n'allumions. Hélas ! c'est aussi tous les matins de l'homme élevé dans l'oubli et le tourment de soi.

Un « être de la vie » existe et aucune croyance ne l'accompagne, l'homme du troisième millénaire aurait-il oublié la vie qu'il s'est choisit. A cause de sa servilité et de sa rapacité, viendra un jour où il partira seul, ébahi, dans la nuit, sans réveiller ni prévenir personne. Il aura un parchemin autour du cou dans lequel il sera rédigé dans toutes les langues afin qu'il ne se perde davantage : Homme comment t'es-tu trouvé là ?

Où l'évidence habite, c'est étonnant sans jamais l'être. C'est l'ombre irritée de notre siècle des prodiges vaseux, qui font tout rapide pour tout faire disparaître. Voilà à coup sûr pourquoi l'homme sur quille n'est guère présent, volage et parasite, il n'est jamais dans l'instant qu'il « court-circuite » jusque dans son sang.

A peine sortie de sa méditation, « Bébé Etoile » braille son unicité, l'espace temps aspire un peu de sa première clarté. Le soleil allume une étoile au dos de la nuit, elle brille désormais sur la terre en lui et en nous au ciel. Vu d'en haut, son éclat se creuse dans sa profondeur, c'est la suite de notre vie si difficile à pénétrer en son noyau. A mi-chemin, l'homme

s'y trouve et de l'avenir, l'« être » sans apparences nous parvient quand on part à sa rencontre sans scander un bonheur la chance.

Le souvenir suspendu au lointain suscite le pli de l'échine comme la plus accablante des protestations : le sentiment d'appartenance et sa raison. Et pire encore, quand cela sent le leurre absolu de croire que d'une exhortation à l'unisson, notre première respiration puisse être considérée comme une instinctive conclusion. Las de vivre, de sa science descendue du règne animal, l'homme de cette fin de siècle rouge éteint ses bougies. Les muses s'envolent à jamais de l'atmosphère terrestre. Les blessures se rouvrent si bien que sa tête molle s'en réjouit juste avant l'embolie. A droite, à gauche, derrière, il n'y a personne autour de lui. Et le plus dur à avaler ce sera sa propre vie.

Voilà du moins, l'étoile attentive, dit le poète, elle ne se déchire pas en mille miettes par les torticolis de l'intellect. Et dire qu'il suffit juste de lever une fois la tête pour comprendre que rien ne nous rend si grand que redevenir un petit enfant. Une étoile s'allume, ce n'est ni un primate ni un pélican.

Fumée au-dedans dans le goût de son feu, ce que le l'homme a de plus grand en lui est ce qu'il ne voit pas de lui-même car il n'est pas encore devenu le même.

Surprenant ! « Petit homme » « alphabète » à l'infini, goutte d'eau flottant sur l'océan, il se ressent « un ». De sa rupture d'eau, de feu, de terre, de vent, naquis sa première berceuse : une lumière dont il sera le premier à penser. A vrai dire, sous un déguisement d'invisible, tout

comme l'esprit est au cœur ce que l'éternité est à l'homme, et sans vouloir en donner des preuves irréfutables, cette vérité ne peut pas s'amarrer dans un port. La révolution intérieure en association avec la révolution extérieure mettra tout à jour si bien qu'il fera nuit à nouveau.

De cet entretien, un homme voulu arrêtera sa fuite pour la voir en face jusqu'aux frontières de sa mort, son meilleur de lui-même. Il sera une fois de plus source et mer. Et surtout, il nous sera cher d'apprendre que dans les écoles soit enseigner que par les rivières, les fleuves et les ruisseaux, la vraie demeure humaine l'appellera toujours à un recommencement.

Quel souvenir que ce premier cri de l'homme au jour de son premier regard ! Il nous voit et nous suit comme une marche triomphale jusqu'au dernier râle. Cette invitation à la vie ne révèle ni une mémoire cachée ni un adieu, mais un « bonjour le monde » dont la richesse sera offerte à un mendiant en devenir. Vivre dans le sens de la mer comme s'il nous fallait la boire en entier. Bien reçu parmi nous, mon enfant, à l'entrée le sacré est rendu à la vie, à la sortie, les flambeaux s'embrasent.

Ô fortune imprévue de l'amour, à chaque renouveau, tu nous viens du cœur, de l'humour et de l'abandon, quand à ce premier jet criant, impossible de l'oublier. La vie te sera miel et abondance car un appel de la vie intérieure peut se faire entendre jusqu'au bout du monde et toujours dans son courant.

Mais que nous dit la souffrance du cri dans notre liberté d'esprit ?

— *Allegro* —

La vie dure, c'est pour cela que tu as crié mon enfant et l' « être de la vie » t'a entendu. Je suis la pierre runique et te souhaite bon vent à cette excursion d'apôtre.

³ runique : les runes sont l'écriture magique des anciens peuples nordiques.

Boulette de glaise

Après pareille descente, « Bébé Etoile », depuis que tes yeux ont croisé l'infini avec ceux de ta mère, tout ce qui dormait encore dans nos âmes de parents s'est ranimé parmi la grande sève du monde. Et plus encore, tes pieds rondinets, tes petites mains tout exprès conçus pour danser le genre humain ont si vite grandi que je réalise seulement aujourd'hui l'œuvre de notre potier commun. Sur la girelle du quotidien, comme par magie, sans d'affreuses questions, au premier plan tu deviens parmi « les devenirs ».

Sans battant, sans ouverture, sans fenêtre, le décor de ta maison change. Un vent s'y mêle et t'unit à l'abandon. Le ravissant spectacle de la vie est là, c'est aussi lui, nous, vous, toi, qui sommes passés par là. N'est-ce point un voyage de nuit dont on apprend tous les motifs, sous réserve d'en découvrir le sens et la raison, un jour, à l'aube.

Enfant qui d'une ample forme aérienne prononce « moi » avec le goût de la première fois et d'un chef de bande, un rideau s'ouvre, l'esprit se libère, tout ce que tu touches est « soi ». Un soleil, une lune, une herbe, une sauterelle, une totalité, « boulette d'argile » a sous les yeux le devenir qu'il a en lui et qu'il apprivoise. De toutes les embarcations, il voit sa grandeur et compose de magiques breuvages. Il est le courant,

les vagues, la baie. Une fois à terre, les petites choses contiennent les grandes. Au-devant ce sont les nids de l'aigle, à droite, à gauche, c'est la nudité.

A butiner ainsi le vivant, « Bébé Terre » arrive par l'instant où du matin au soir dans un ciel qui a toutes les nuances poétiques d'un bleu, une couleur se dégrade depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique. C'est toujours la même sans jamais l'être. Aucun détail géographique ne manque à la grâce du temps qui passe, il soulève, brasse l'« être » dans une glissade biographique... Ziiip ! Ziuoup ! Ziip zip !... Brise-toi et reconstruis-toi... c'est assez pour s'en faire une vie d'homme.

Au juste, quand le temps n'existe plus, l'enfant prend des raccourcis. Il n'a pas besoin d'agiter le loquet pour indiquer qu'il veut entrer. La porte est ouverte. Derrière, il y a en tête du cortège de la vie imaginative, une brise pour partir chez les Esquimaux, une vachette pour se croire dans les vastes plaines à bisons d'Amérique du Nord. Heui, huihiaou, houhou houhou ! un chef Apache tend son arc tandis que les premières neiges serviront à la construction d'igloos, une pâquerette pour une princesse, des capucines pour un carrosse, un galet pour montagne, un moineau pour ballon dirigeable. Ce paysage sera mon globe et j'en serai le Roi, proclame l'enfant. Personne ne pourra s'opposer à mon sacre car ma fleur qui est entrée dans les choses, jamais ne fanera.

Spectacle inouï de l'instant qui entraîne au-delà de la brisure de l'aube, seule une route lente et carrossable y conduit. Ici, tous nos bobos viennent trouver la vie.

Le soleil se couche dans ses sillages et au plus profond de la nuit, il enjambe les étoiles dans les zones libres du fond des âges. Soudain une pleine lune se transforme en un fruit, l'enfant l'empoigne avec ses mains qui font un angle entre la rondeur du crépuscule et les méridiens.

Le silence n'a pas changé. L'intention est éblouie par une lumière du jour qui lui chuchote toutes ses nouveautés. C'est étrange, à la seconde en un instant, il se lève et entre dans les sinuosités des vallées, dans les cabanes végétales à construire, dans les fruits de saison à dévorer. Et de la manière la plus simple qu'il soit au monde, il se sent vivre de la tête au pied.

De retour à sa monture, aucune de ses images n'est obstruée par les broussailles du monde adulte, aucun roncier des grandes personnes n'étouffe l'enchantement de son cheval blanc. La lumière ne le quitte pas des yeux, les images le suivent dans l'espace confondu, avec quelque chose d'inexpliquée, de singulier, de vécu. Et dès qu'il se retourne, elles lui font signe de galoper.

Si gai dans une forêt et le vert des mousses, il s'attend à tout, car « Tout » est là. Simple, ses yeux en lumière à leur tour, vont partout où la vie s'enchant de son innocence. De même, il interroge ses perceptions comme un livre captivant qui page après page parle si bien de lui quand il sera grand.

Oui, de tout le voyage, tout commence sur-le-champ. Il suffit d'y être... pourquoi l'homme de si haute naissance peine autant ? Pas de réservation, ni foule sur les quais. Une seule route vers « ce qui est ». Ni absorbé ni en fusion, un « être » est à l'extrémité de l'attelage. Ni passé ni futur, il roule dans ce pays adoptif qui est le sien, le tien, le mien, le nôtre.

Ô mille grâces, mon enfant, tandis que les étoiles sont pour toi comme des chevaux qui cavalent dans le zodiaque, le silence est devenu vacarme pour l'homme enfermé à la technologie de son nouveau siècle, car pour peu que nous ressentions lointainement l'instant, le sommet des montagnes disparaît pour faire place à des nuages de suie.

La durée devient ainsi une rumeur à canon qui éclate aux quatre coins de l'horizon. L'homme pressé en fait des ragots et s'en gave pour nourrir le ver qui le ronge du dedans. Il lui pousse même à ses pieds une grande grille style rococo dont il cherche la clef, hélas ! elle n'existe pas, aucun serrurier ne pourra l'aider. Seul, la mémoire effacée, il tente de l'ouvrir, en vain.

En mettant à part la cathédrale Temps, moi, toi, vous tous, nous perdons notre trésor : exister.

- Quoi, quoi ? dit un jeune curieux.

- Cherche plutôt dans tes bois pourrissants dit un vieux qui descend de la montagne.

Crétinpleut ! Tout homme dont la tête est prédisposée à jouer du clavecin au lieu de s'inspirer du silence des cathédrales souffre d'un mal étrange. Cela ressemble à la sciatique du châtelain qui va et qui vient, de par ses beaux meubles Louis-Feux jusqu'à ses buffets à graines.

Or, l'étendu du souffle a cette particularité, il pousse et pousse, nous tenant dans son germe vers les hauts fonds de nos racines. Il est la route, l'essor et le mystère. Rien de plus saisissant que d'être sève dans sa chair. Vu de près, de haut ou de si loin, il est en harmonie avec « ce qui est ». C'est un orgue dans le vaisseau par lequel on entre, on dort, on sort. L'enfant s'empresse à jouer le rôle de la clef de voûte et de son cri naît le temps qui ouvre les portes. Nous voilà conduit fibre à fibre sur un chemin vers le Très-Inconnu.⁴

Les clôtures de l'intellectus sont franchies. La structure psychique devient un outil, l'orgue joue dans la grande odyssée comme il l'a toujours fait. La mécanique de la tête se tait. L'instant écouté parle. Une musique intérieure s'annonce... C'est si fort... ô une danse relationnelle dans le grand silence... L'être de la vie répond et créer des liens sur un effet de seuil.

Fini le temps d'être un observateur observé. Le sens est spontané. Enfant, tu vis en contact avec l'immédiateté. Ton état de rencontre est au maximum. Il est toujours midi à l'horloge du monde car lui et toi, vous vous êtes rejoins.

L'argile vient de partout, du futur naît à notre rencontre. La Terre à modelée se quitte sans arrêt, se transforme, s'amuse, évolue et révèle

Allegro

enfin. Et moi, toi, nous, vous, nous sommes l'homme qui passe, celui qui apprend à son tour ce jeu d'être dans l'intervalle, là où « le pas encore » reste à faire.

Conjointement, nous serons celui-là, une « devenance d'être » liés à des milliers d' « êtres ».

⁴ Très-Inconnu : Dieu unique des druides





Adagio

L'instant séparé

Dans la clarté abondante des paradoxes, voici qu'un petit homme se lève de plus en plus haut, digne d'envie de vivre, le jeu boutonné commence. D'un « je » dans la roue du jeu, un visage de vie se forme et nous dit déjà ô combien brille la nuit de ses feux. Il y a de quoi devenir fou d'amour, débauché et romantique plutôt que de survivre à son ignorance. D'ailleurs, c'est cette éducation existentielle qui

enseignera l'homme qui se croit arriver, car cela tourmente quelque peu de prendre conscience de ses changements et de se rendre aux bornes de « l'existé ».

Dans une certaine justesse de l'esprit se caractérise le tempérament d'une demoiselle ou d'un jeune homme. Facile au ciel, c'est une apparence du genre humain nécessaire à la « grande idée ». C'est tout l'homme. Et, quelle que soit la cuirasse que nous voulons porter, c'est égal, une massue en viendra à bout. A la recherche d'évolution, il ne sert à rien de se cacher au fond des siècles, si ce n'est provoquer la rencontre d'un invisible bloc espiègle qui nous arrive de front. C'est un effet de la bienveillance que d'aller toujours en avant. Le dimanche commence toujours la semaine puisqu'il songe aux autres jours. Sont-ils vraiment les mêmes ? Et finalement, aurorale arrive, aucune trappe ne l'arrête, elle s'exprimera avec nous puis en fera en grande partie notre quête.

« Soyez hommes debout aux ambitions infinies, le merveilleux ne manque pas d'originalité », dit l'homme des routes.

- Y a-t-il quelqu'un là ?

- Oui, dit l'oreille qui entend, il y a un être en devenir. Il me semble que c'est toi. Que tu sois Homme ou Femme, cesse de battre des ailes et de chercher faveur, envole-toi.

Chemin faisant, moi, toi, nous, vous, la cheminée s'allume dit l'œil qui voit. Voici les nuances, persister à être beau dans ce que la vie nous a si aimablement donné. Qu'importe si ce sera une nuit avec lune ou une nuit noire. Être féminin ou masculin, chaque fois un penchant

de grâce se tourne vers la lagune. Lieu percé de passages, la vie soleil passera dans nos bras. Bien reçu dit le matelot qui accoste sur le lagon. Mes bras s'ouvrent en présence, ils forment le compas. J'entre en séance dans ce cheminement d'eau. Je suis en conscience et je tiens compte de la condition humaine. Ainsi de la vie et de la mort.

Ce sera aussi l'inconvénient de vivre lorsque les bras resteront fermés à la rose des vents, le passé à la détention perpétuelle arrivera par d'imperceptibles courants. La « fatalitas » remplacera la voix intérieure, l'on criera à un monde salasse. Bah ! Voilà un mauvais arrêt. La vie volée. Ah ! quelle aventure que l'individualité. Au fond, tout le miracle de la vie se trouve dans nos changements. A nous le déclic...

On sera moins ému de plonger dans ce monde de contrainte que de le fuir en faisant la cour dépendamment à la nécessité la tête sur l'enclume. Tel est le prix à payer pour une indépendance, de notre quotidien déchiqueté, s'y plonger tantôt soleil tantôt lune, mais toujours entier. La plus belle société nous attend, elle ne nous court-bouillonnera plus, grâce en grande partie à nos bonjours des petites choses qui changeront le vieux monde.

Personne humaine, homme femme dans ses mélanges par toutes nos fibres, une forme rappelle le jour, une autre la nuit, d'où découlent des modelés à l'histoire de leurs auteurs. Entre deux, l'instant nous sépare comme il convient au génie dialogueur. Un passage profond de nuances du plus magnifique silence nous réunit pour que chacun puisse s'autonomiser et s'entendre.

Première découverte de l'œuvre : s'identifier à tel ou tel genre dans l'édifice en construction et s'accepter sans se gratter la tête. Il n'y a pas de premier élément, sois le bienvenue, sois tel que tu es, tu es un jour de fête d'une grande sagesse. On ne sait rien, l'on pressent tout. Par le simple thème de la différence, il nous est permis la liberté sur un sable à désert responsabilisé. Il n'en est pas moins vrai que sans nous en apercevoir, plus nous serons loin de ce passage des nuances, plus un souffle d'isolement viendra agiter nos branches. Nous irons de par les forêts sans élégance, nous ne saurons plus de quel arbre il s'agit. Rappelle-toi ce qui nous a amenés naturellement sur Terre dit un enfant des hauts plateaux.

Entre deux soupirs, un Tibet et trois épreuves, naît notre « respir ». Le voilà, il passe loin des marais où notre passé se répète et nous fait souffrir. Comme du bois de boulange dans ses mélanges, d'un premier feu, on pense qu'au-delà il n'y a rien, puis tout à coup on aperçoit au loin des flammes un semblant de notre silhouette. Et plus le feu nous consume, plus nous devinons...

Ni homme ni femme, un condensé du ciel apparaît, il nous surprend : l'être. La vie emplit l'esprit, se mire dans nos yeux. Première découverte que de regarder dans son ombre ce voyageur qui ouvre son cœur. Il proclame : « Une présence vit dans la belle lumière de l'autre et ô combien on peut se sentir chez soi quand on l'accueille avec générosité d'être.

Séparé, je peux me sentir mêlé à mes imaginaires et aux pensées d'un long voyage. Sans doute un peu nu, la vie s'ouvre, un être de tendresse m'enveloppe de sa féminité. Elle est la nuit qui écrit, je suis le jour qui la lit. Complémentaire et polaire, l'impermanence nous réunit et conséquemment nous grandit.

Ni l'un ni l'autre ne se provoquent en duel, ils s'accordent au même instrument. Du haut des campaniles, parfois l'être masculin est l'un, parfois l'être féminin est l'autre, cependant toujours « Un ». Ils voyagent ensemble, or, malheureusement cela arrive qu'ils s'accrassinent, l'un se fera brebis et l'autre, allouvi la mangera. Ah ! vilain loup.

Pur à nouveau, s'en allant dans l'élan, le premier âge des vitraux se manifeste, deux êtres se tiennent main dans la main pour la première fois. C'est bien soi-même que l'on aperçoit dans le lointain. Aucun chapiteau ne nous retiendra le pas. Adolescent d'une mode gracieuse, feuilletton de goût aux diverses balades et aux riants baisers, voici la plus exquise des rencontres, celui de l'instant séparé.

Liquette ouverte, bachelette, viens dans mes bras « différence et beauté », ce vent auguste qui déplace l'instant le plus petit du monde est jour de fête. Il suppose un art inachevé qui nous appelle : mettre l'autre en valeur par un acte d'aimer. Viens ma caravane, même si les courroies des destins sifflent, allons sur les routes des dunes, elles vont au-delà des solitudes, tout y semblera plus naturel, sans incident. Quand on a l'océan en soi, à quoi bon se prendre pour une rivière divagante ou copier une source qui sort d'une loucherie de la plaine.

Jeunette fleur, tendreau abeille, on vient à la ruche par un acte d'amour, on y va car on en vient. Fraîcheur des formes dans toute la profondeur des sens, un corps à corps se livre au plaisir et quand la semence accourt de tous les points de l'élixir, la vie s'allume et s'enfante à nouveau. Ce que l'on peut croire plus tard au milieu d'une prose vécue comme un phénomène providentiel est en fait une pensée vivante derrière le bris de l'horizon. Père, mère, progéniture, le plus jeune des trois s'incarnera.

Danse des corps qui cherchent le ciel, à merveille l'amour en tient tous les fils ici-bas. La danse n'en est qu'une entrevue qui imite l'instant tandis que la rencontre se fera tout le temps, n'importe où et n'importe quand. C'est ce que les rythmes de la vie rappellent à nos échappés, au jeune âge appartient sa loge, son spectacle, sa mise en scène. C'est le temps de l'admiration et celui de la contemplation, le rideau se lève, la poésie est comme toujours à l'ouvrage, elle tient tous les rôles à l'immense succès dans un théâtre archi comble.

En ce temps-là, tout donner à livre ouvert vers l'impossible permet que le merveilleux soit réalité. Cependant, la fermeté, les grimaces d'un monde adulte donjoné d'analyses guettent. Les ponts se briseront. C'est un chef-d'œuvre au-dessous qui défile et nous voilà passés après avoir analysé la vie en loucedé. L'eau dans son bain est toujours claire et nous entraîne sans nous liquéfier.

Que reste-t-il si ce n'est l'instant en soi, celui de l'instant séparé. Pourtant, même si la condition humaine est parfois misérable, elle n'y

pourra rien des grandes aventures du monde. La poésie qui s'écoule sous les ponts rompus laisse entrevoir un courant d'espoir. Il est de couleur bleue éternelle. C'est une romance qui danse avec les autres couleurs et dont on voudra connaître l'histoire. De ce fait, ce seront ces autres de notre quotidien qui nous la raconteront, coram populo, ni plus ni moins.

Tunnel

Près des vieux en témoignent des rides actives qui se succèdent au temps d'où naît une connaissance silencieuse qui se reflète comme une lune argent. Connaître c'est aimer et vivre l'instant comme le premier, dit un apprenti de vérité d'une voix si touchante. Quand elle vit dans le coeur de l'homme, la connaissance est partout, de l'herbette à la houppe d'un « redwood »,⁵ c'est du pareil au même. Elle donne la comédie en quelque sorte tel un « être » que l'on apprend à affectionner dans les ombres de la forêt. Dès potron-jaquet ou en plein jour, à minuit ou toujours, appelons-là le « portier de l'infinitude ». Un homme étoile a laissé filé ses étincelles à terre, c'est aussi toi, vous, nous, dans nos solitudes.

Une voix appelle de toute sa tendresse et résonance au-dedans, il s'agit bien d'une présence dans mon entière réalité. Je m'approche et comprends bien que de mes yeux ordinaires je ne le verrai jamais.

- Qui, qui ? s'exclame un usurier et un échelier en même temps.

- M'enfin ! mais l' « être », répond le berger, celui qui donne la route de cette réalité même.

Vide tout grand ouvert qui es-tu ? Je me penche en quelque sorte vers moi, ce qui prouve que de mon château, je suis là. L'idée convient à toutes les époques, le brouillard est le même. Cela inspire une quête, cela

me prouve que le miracle se trouve ici dans cet espace majestueux qui descend vers le ciel.

A la clarté de mon « respir », mes pas chantent. Ils donnent le rythme et le ton tandis que mon « grandir » semble se confondre avec mes rencontres. J'ai l'âge de monter sur mes balustrades et de marcher sur mes intentions. Partout où je vais aller, la vie va me demander quelque chose de moi, de toi, de nous, de vous.

Profondeur, quel travail faire ?

Métier d'homme, sors tes boîtes à senteurs et parfume l'impermanence du monde, répond-elle d'instinct.

Je n'entends plus l'appel, je le vois, le repère. Je collabore. Qu'est-ce que je vais apporter de colossal à mon histoire ? Entre ce mur infranchissable qui sépare la vie de ma chair et celle de mon infini, la société ne voit qu'un aspect des choses alors que mon être voit un Univers sans une seule hésitation. Ma flamme est faite de mille feux, mon quotidien me révèle une seule chaleur : génie lui-même.

Quoi que je fasse, dans le meilleur des cas, mes projets ont besoin d'humanité. Ils sont humanité. Et même si elle m'effraie à ses heures, je ne ferai rien sans elle, trop tard, elle m'a charmée, je l'aime.

Qu'importent les tourments, il y a une lumière, je l'entends de mes yeux d'enfant. Elle se mêle à mes rêves tout juste assez réels pour qu'ils se réalisent et me murmure : « Alors que tu dois vivre à des divers degrés dans les activités humaines, tes oreilles sont faites pour entendre l'amour, tes yeux pour percer l'horizon ».

Dorénavant, j'écoute tout cela avec une sorte de vertige depuis des idéaux printaniers. C'est le globe biographie dont je fais le tour et comme il tourne le grand nuage de mon adolescence à jamais déchirée. Il pleut dans le pays des hommes. Ce n'est pas qu'une apparence, je suis trempé de vérité jusqu'aux os. Des vérités qu'aucun dieu ni maître ne m'a enseignées. Elles sont là, éminentes, et l'ont toujours été dans leur milieu naturel comme un verbe bohème avec qui, quiconque peut se sentir homme dans ses profondeurs.

Personne ne fera de moi un fabliau, ni une lourdisse intellectuelle. Nuit sociale menée par une ficelle, bottelée de fiches de paye, d'amours infidèles, les valeurs s'éloignent sans cesse, je me rapproche, tout se décolore. Hier est aujourd'hui, demain n'est plus. Je ne traverse plus des montagnes, ce sont elles qui me traversent. Je deviens un tunnel. Je perds le ravissement, l'innocence, le dorlotage. Le temps angélique s'est effacé, que l'on brûle mes passages. Mon intégration s'écroule.

J'étais un loupiot, me voilà grand, me voilà cendre. Le bruit de la vie n'est plus le même dans le présent. J'entends le grincement furieux du contrat social, crbrbrriiiiieuuuuuu...

Au cœur du massif humain, les relations sont comme des télégraphes. Le genre humain a disparu ou tout du moins, je ne m'y reconnais plus. L'âme en navrance, il me semble que toute la fragmentation du monde vit en moi. Je ne suis plus aimé comme autrefois. Mon enfance s'est éteinte. Mon enfant parle toujours de vie. Promis, le lundi sera un

jour béni dit une imagination, mais pour cela tu dois monter dans ton embarcation et remonter les fleuves.

Je suis parti du ciel, dans la nuit, du haut d'un Temps des Secrets qui regarde tout cela vue d'en haut. Regard, mon regard, vois que tu vois, traverse ton tunnel, quitte surtout la plaine et retrouve surtout l'essence de ton enfance. Tout ce qui éveille le dessus de nos têtes est en bas, tout ce qui est en bas ravit et stimule le faite. C'était hier, j'étais enfant, juste après, adolescent, j'étais enveloppé, si bien que lorsque j'apprends à dire bonjour celui-ci prend la tournure d'un au revoir.

Il me semble qu'entre ma naissance et aujourd'hui, c'est toujours maintenant. Le passé n'est plus qu'un instant, un rayon dans un cercle. Mais ne suis-je pas et le point et le cercle ? Lumière ma lumière, la circonférence se ronge, se détériore, je me sens subitement dans les épaisseurs de mes ténèbres, visiblement touché par ce que je découvre. Tandis que je crie à la vie, une sonorité intérieure me donne rendez-vous à chaque embranchement de mon destin. Je me sens retomber dans la réalité de la plaine, dans ses amours fantômes sans projets ni lendemains. Rien n'est semble-t-il si propice à mon initiation.

La poésie ne se trouve plus dans les terres plates où la souffrance humaine a établi sa base. C'est la conséquence de la règle gloutonne, son feu brûlera l'âme de tous les poètes car en plaine leurs printemps n'ont plus d'oiseaux.

Loi naturelle, pendant que la nuit descend, je saluerai le monde du haut de ma montagne et le courirais. Les êtres authentiques sont là,

entiers, vrais. L'impression d'amour ne sera jamais plus un mensonge. Tunnel, ta maison noire me fait traverser les longues étendues sans perspectives. Tout s'y répète, les croyances, les « je t'aime mensongers », les conflits, le morcellement. Les vents, les pluies, ne balayent rien, tout va et reste dans le couloir noir, glacé, inondé, qu'ignorance et paresse prolongent interminablement.

Je suis un petit homme, j'ai froid. Il n'y a plus de droite ni de gauche, je souffre à chacun de mes pas. Au lieu de philosopher, je continue, je traverse de mon vivant une de mes morts. Je suis la route qui s'enfonce dans mon obscurité. Il n'y a plus de matin ni de soir, seul du passé qui me tire avec une sorte de maintenant achevé. Sans me débattre, sans guerre, je me libère et romps la corde, me voici dans la silhouette de l'instant. Passé au pied de la montagne, à la montrance d'« initié », azur ouvre-toi. C'est à moi qu'il revient de fermer les rideaux, je dois grimper, mes nouveaux yeux voient et au loin reconnaissent tes signes.

Mon premier coup d'œil sera pour une lueur, le second, longe un chemin, c'est le mien, en sentinelle, il m'escorte. Rien n'est matériel, tout semble si vivant. N'y a-t-il pas une logique profonde dans le long tunnel des plaines ? Aucun arrêt, il y a juste des hommes et des femmes dromadaires qui défendent leur histoire finie dans le sens d'une bastille. Les uns s'enrôlent, d'autres sont en fuite l'air effaré, c'est la même chronique jouée différemment. Plus personne ne sait boire la rosée de l'aube ni assisté à la montaison du blé. L'amour est devenu dans leurs mains un fouet qui excite leurs pulsions frénétiques.

Tunnel, mon tunnel, d'un bout à l'autre, voilà que j'étouffe, je suffoque. Mes tombes se sont ouvertes, je sens la mort qui me frôle et qui me cloue sur ses rails. Mais pourquoi moi ? Moi qui ne suis plus. Mon être a autant de raison d'aller en avant dans un caravansérail comme un tout premier venu. D'aller où tout est vert et neuf...

Oh ! je meurs à ce moi agrippé aux tentacules de la plaine liquide. Je meurs à sa technoscience, à ces lois barbares, à ces drôlesses, à ces oubliettes châtaigne qui étaient aussi les miennes. L'isolement c'est un trou, je ne veux pas tomber dedans sans pouvoir me regarder entre les deux yeux et y voir l'univers entier. Ô une lanterne au loin, elle a toutes les nuances d'une lumière. J'y vais, je la reconnais, j'accepte « ce qu'il en est ». Je m'approche et respire enfin. Mes larmes chaudes libèrent les verrous, mon âme s'échappe des pièges à poètes et à loups. Que me dirais-je enfin si ce n'est qu'hier est loin... je vois l'ailleurs... je l'entends me murmurer des glouglous de vie.

Hier, c'était le tunnel, le froid silence, là c'est l'océan. il y a moins de danger. Je n'ai plus le choix si je veux vivre relié. Je serai alors un voilier aux bois de montagne dans l'océan qui s'éveille. Je m'entretiens avec le large qui sera ma nouvelle compagne. Déjà, je sens l'air salé qui parle à mon « agir ». Il y a une vague ici et là, il y a du vent, l'espoir renaît et m'entraîne. Seul, je renaît à chaque onde.

⁵ : redwood : séquoia Sempervirens, arbre le plus grand du monde.

Appel dans son ciel éteint

« Marin échevelé prend la parole, nous écoutons tes hautes lames. »

Pas de bachottage, voici mon avenant, pèlerin lecteur, je vais te dire nûment ces quelques propos. Ma montagne s'arrondit et se soulève bien loin des regrets. Désormais, je la considère comme mon âme soeur. A vrai dire, à mi-mer, aguerri au mitan de ma vie, je navigue sur une océane qui éclatamment magnifique s'agite. Ses flots de tous les vents sont mon rite. Toujours presque seul, je me civilise avec un sextant, mon cœur, ou du moins, ce qu'il sut donner à ma force d'esprit.

Je me suis déjà longuement ajouté au monde du travail, et sans me donner la baie, du matin à la tombée de la nuit, je m'infuse, pfruit ! Il n'y a pas d'autres bruits que le galop de ma quête. En fait, le plus grand travail est toujours le même, être, se positionner, disparaître. Même si j'ai connu bien des éclipses, mes combats m'inspirent des projets d'éclore interminablement à la vie. Tel est mon seul enseignement de matelot, apprendre continûment à être et l'œil et l'oreille.

Le sort ne me fait plus, l'émotionnel ne m'ameulonne plus. Je m'intrigue juste du sentiment de vivre en rapport direct avec le dehors et le dedans. Je crée des relations de vie et m'avoue désormais les plumes

écrites des crépuscules que j'ai laissées sur les ailes des chauves-souris. Que de folles plumes de caricatures grotesques les plus diverses qui toutefois n'ont jamais endommagé mon envol.

Ah ma tempête... cap sur les rencontres humaines, vrheee, voueeehh, vvvveee... un être féminin chante à la pointe même d'une vague. C'est une sculpture du ciel. Je pique du cœur à bâbord, tout à tour, poète, philosophe, marin.

Je jette l'ancre, un chergui qui souffle du sud-est arrête mon chemin. Oui, je te le dis, un être chante en haute mer. Je m'y surprends une nouvelle fois à la vie, jamais telle ritournelle n'a su ravir à ce point mon enchantement. Ses yeux perçants comme l'aigle me regardent tout à coup. Sans y prendre garde, sous le charme, je m'approche, et dans un autre enfoncement de « l'existé » me rends. C'est la baie des anges ou je rêve si chèrement amoureux au pied de la grande enceinte humaine !

Allusivement sa clairvoyance me conduit dans un monde étrange, insoupçonné. On dirait l'entrée d'un alhambra assoupi au milieu d'azalées. Elle me prend la main. La porte s'ouvre, sur celle-ci est écrit : l'amour, rien que l'amour. Je n'en reviens pas. Je ne suis plus un « il », ni un « je », mais un devenir ensemble. Nous montons un des escaliers de l'indéfinitude unis et alliés à un sentiment d'appartenance.

Nous voici en haut, bizarre ! La lumière semble toujours la même. Spectacle étrange ! Apparemment, c'est celle de l'âme humaine. Elle est donc partout. Puis tout à coup, je regarde à droite, à gauche, devant,

derrière, c'est partout la plaine azurée. C'est bleu, partout bleu. Je me frotte les yeux, croyant être envoûté. Mirage, je les rouvre puis je me retrouve seul soudain sur mon voilier.

Je lofe en douceur. Je vois la terre au loin. Le jeu singulier du hasard clignote sur les côtes. Je distingue une tache sombre sur les eaux. Après quelques moments de silence, je me demande si je dois me rendre en un tel lieu. Je vois l'eau à travers une couleur, la terre craquante, comment la verrais-je ? De plus j'en viens, hier ou il n'y a pas si longtemps. Oh ! le temps s'est tellement continué lui-même que même l'instant s'est éteint. Sapristi ! Où suis-je ?

Cette créature à l'heure du flot, aurait-elle donné à la mer mon reflet au reflux ? Son verbe reflétait la beauté de son être et son timbre, je l'ai reconnu à travers les siècles, parmi toutes les voix humaines et entre mille étoiles. Elle, pourquoi ne m'a-t-elle pas reconnu ? Bon sang, ai-je tant changé ou suis-je devenu moi-même ?

Je n'ai pas rêvé, je me rappelle bien, elle avait des cheveux longs, couleur châtaigne, on aurait dit des bras de mer. Son esprit, pareil à un vol de l'aigle m'examinait de si haut. Aurais-je été sa proie ? Pourtant, je ne sens pas sa badelaire ni dans ma chair ni dans mes sentiments. Je sens sa présence, oui, juste depuis derrière ses yeux elle pénètre mes sentiments. Dans l'intimité elle me considère d'un amour qui se perpétue dans les lois du temps. Et sa bouche, je la devine courir sur mes lèvres au devant de mille baisers. Quant à son sourire, il peut faire une étoile du nord qui se rit du monde, si brillante, que la

brisure du ciel m'emporte dans une séquence merveilleuse d'un conte d'homme.

Côté source, elle ne m'a pas reconnu. Son ciel s'est-il éteint et que dire du mien ? Soudain, j'entends clairement sur les rouleaux gonflés une sonate pour un rêve envolé. Qui pianote ainsi ? Sœur fatalité ? Mais est-ce vraiment elle ? Comment pourrais-je aller dans le palimpseste de sa mémoire pour lui jouer une sonate pour un Essarté. On défriche, on sème, jamais on ne récolte. Ses oreilles sont faites pour ouïr l'amour, ses yeux pour percer l'horizon. Sur le bris, je l'appelle dans le ravissement. D'une patience d'ange, j'attends. En vain, nulle réponse ... hors de ce monde...

Ah ! pèlerin, comme je te le dis, voici ma fleurette, ma tempête dans une mer au fond des âges. Ma montagne s'arrondit, s'élève. Je déroule le parchemin des mémoires, moindrement ému désormais, me souviens. Mais à quoi bon se souvenir seul de son lointain quand l'amour est à portée de main ! Amour impossible, tu es dans ma montagne d'or. C'est encore elle, qui sur une pente dévale. Et si elle est partout, alors comment ferais-je pour ne pas la voir. Ah ! le soleil décline enfin. Je me fais une brèche, m'infiltrer au pays de la nuit et m'en vais parler personnellement à son ange. Pèlerin, que faire de plus quand on n'y peut plus rien ?

Le soleil se couche. Je saisis immédiatement l'occasion, je prends une route à ange qui y conduit sans faire de façon. Bon dieu ! je n'ai pas la ferveur des agapes mais je suis bien décidé à parler à son gardien

sans aucune tépidité. Comment le trouver dans l'immensité ? Le paysage marque la surprise et me fait deviner la splendeur du « Un ». La lumière fait tout vivre. Portant à douze les constellations, avec mon esprit chercheur, je passe dans chacune d'elles et appelle : « Ange de la sculpture du ciel qui chante sur l'écume, si tu existes, réponds-moi ». Nulle réponse... je passe, repasse, inquiet, réitérant ma requête, en vain. Seul demeure un silence d'étoile.

Si du côté du ciel l'on ne m'entend plus, mon voilier risque fort de se trouer aux premières rafales. Quelle désolation ! Tendanciel le soleil se lève, je retourne à mes eaux bleues. Alors que j'entre en ronde sur le chemin du retour, une voix tombant d'une enseigne céleste en bas-relief m'interpelle.

« Homme, de haut en bas, je ferai la commission. En attendant, jette un coup d'œil là où la mer rejoint le ciel. Discerne ce qu'annonce l'avrillée de printemps, tant d'amour insoupçonné t'attend. Tiens-toi prêt, tous tes rêves seront rendus possibles. »



Rondo

Couleur d'étéule

« Hé toi ! homme qui passe, parle-nous de ce chaume qui reste sur place après la moisson ».

Et allez donc mon brave, que te dire en cette saison si ce n'est que j'estime au jour le jour le chemin qui reste à patrouiller ? Voyons... ce qui « m'explore » ne se voit que sur la crête d'une montagne sans nom. Au pied de celle-ci, cela monte vite une vie d'homme, et de ce qui fait l'essor d'une époque, essentiellement je me positionne. Personne ne peut rester suspendu au firmament pour voir si ses nuages chantent la pluie.

Comme l'eau nous dévalons le ciel et comme elle nous remontons aussi subtil que l'insaisissable. Pourquoi donc tant de mépris sur terre ?

Des cimes altières, la grande mémoire nous dit que les métamorphoses opèrent leurs miracles. Malgré cela, un beau matin nous réalisons que nous avons si bien changé que la date du grand saut nous ébranle le cocotier. Mais qu'est-ce qui s'est vraiment transformé ?

Pourtant, dès que l'on se retourne, nous voyons de notre chemin périssable les amants de la vérité qui sont venus nous prononcer un salut d'homme. A nos lendemains on s'interroge encore sur ce mystère aimantin de notre destin. Eh bien ! mon brave, je vois un jeune visage pour ainsi dire, d'abord à cause de la toute puissance de sa première jeunesse qui cache son vieux secret. Cela va de soi, à ne pouvoir tout citer, je n'ai retenu que les forces du cœur telles que je les ai vécues.

C'est pourquoi je te le dis, j'ai derrière les yeux deux aspects, l'un est la vie, l'autre est l'estompement de l'esprit. Entre deux, voilà que je cause à un passager du grand monde. Un peu d'amour ici, un peu d'amour là, je réunis les raisons qui me font t'écrire cela. Je me prépare déjà à la grimpe. L'amour en bagage, je serai plus éthéré que toutes les attrapades. Qui de nous ne connaît plus cette justesse ? Bonne nuit homme qui passe, je te parlerai dans tes intentions, car nous avons montré que nous étions éveillés jusque dans notre sommeil. Désormais, nous ne serons plus interrompus par les brouhahas de notre « cervelet pilon ».

Bien arrivé dans mes champs de blés, d'une démarche allègre, voici ce que j'ai eu pour peine et grandeur : extraire de mes souffrances à mes trames des élans de tendresse des monts pour partage. C'est encore ce qu'il y a eu de meilleur dans ma vie.

Ah ça oui ! de mon feu mal éteint, j'ai entendu vibrer la montagne plus d'une fois. Grave comme l'orage, à travers mes crépuscules, son pic m'a fait sauter trois bonds à décoiffer un évêque. Tout à coup, l'un de ces soubresauts m'associe à une prise de conscience dans la grande route. Presque imperceptiblement, cœur blessé, pensées perdues, sitôt que je commençai à habiter ma solitude, je me suis entrevu. Non ! ce n'était pas un délire amphétaminique.

Fan de moi ! ni lièvre ni tortue, la première intrigue dont j'ai eu peur fut moi-même : un pont en altitude instable entre deux rives incertaines. Autant te dire que j'ai soigné mon vertige comme on apprivoise un faucon. Aussi vrai que je te le raconte, pris d'une trouille absolue, selon toutes apparences, j'ai traîné des éclairs dans mon ciel et entre deux sonnées, jusqu'au prochain grondement, j'aimais à croire que cela allait s'arrêter tout seul.

Foi de pieds nus jusqu'au ciel, j'ai mis plus de la moitié de ma vie à comprendre cette réalité et l'autre pour avancer main dans la main sans ne plus pouvoir le décomprendre. Pour quelques pas du destin qui me conduit, j'ai dû fréquenter plutôt des muses que des femmes de ruses. Crénon ! j'en ai mangé de la sardine sèche à la belle étoile.

Cependant, ceci m'a rendu à ma conduite de conscience. Seul, j'ai pu tenir à nouveau les rênes sans avoir besoin de porter une amulette autour du coup. Du moins, désormais je ne fais plus ni l'angle d'une rencontre ni le messager lointain. Il y a grand bien à cela : bâtir la bonne école où l'on est élève, professeur, guide, serviteur. Certes, le subjonctif n'a jamais été la graisse de mon bouillon. De la tête des Dieux, j'en ai retiré un grand cœur d'homme.

Et allez donc mon brave, mon siècle étreignant me révèle que je suis un fantôme, de la décoration et de l'ameublement. Alors là ! cela secoue toute ma cathédrale taillée dans le granit. Vois-tu, il y a dans la condition humaine des situations déterminées qui nous envoient au jus, même en plein hiver. L'amour que l'on cherche du regard se trouve juste derrière nos mirettes, alors tu penses bien, j'ai fait le tour des feux et des poètes.

Le cœur étanche, j'ai plongé dans toutes les rivières de ma contrée où je bu la tasse en compagnie de l'imparfait et du passé composé. A chaque métamorphose, allez vlan ! à l'eau les masques jusqu'à perdre pied et côtoyer le tombeau.

Am stram gram, rien de plus saisissant que de se rendre à son être. Et malgré le nettoyage complet, tout cela est grand. Pic et pic et colégram, ma grande simplicité est de retour avec des projets comme naître. Bourre et bourre et ratatam, bave de l'intellect sur tant

de fondements passés veut tout contrôler, tuant sur son passage les contes des grands enfants que nous sommes restés.

Tout compte fait, ma tête était prête à monter un mur de vingt siècles pour voir derrière et pour feuilleter la compréhension d'une vie voilée. Esclave de ses parures qui à quelque seconde de ma poitrine fabriqua de longue distance sur ce court chemin menant à mon cœur. A cause d'elle, des routes infranchissables, éboulées se sont dressées sans que je puisse les franchir. Mais tout cela est l'homme, tout cela est grand, tout cela est le travail de l'humanité. Quand notre étoile pâlit, les souffrances nous chauffent à blanc pour que nous allions de l'avant dans notre nouveau dôme, avec des audaces les plus incroyables.

De la solitude, j'ai tenté une partie de ma vie à l'éviter tant était grande son envie de me connaître. Pour ne pas nuire à ma réputation, l'esprit d'anarchie m'appelait, me faisait signe. Cependant, je faisais la sourde oreille. Mais comment vieillir avec la conscience amputée. Jamais, plutôt mourir au combat dans la résolution. Eclipse totale, je me suis trouvé tout à coup vers la porte latérale du temps. Je me suis empressé de l'ouvrir, de renaître pour me retrouver dans un cloître de silence à grandes paix sculptées. Et quel bel effet de clair-obscur que dans « l'étrance » se rencontrer à nouveau après tant d'années « d'étiolance ».

Les épreuves sont une mode ancestrale étirable dans l'espace temps. Où diable nous entraînent-elles si ce n'est dans la construction de soi dans son sang. Homme encombré de ton invisible histoire à dénouer, nous avons accédé à l'existence terrestre. Plus bas encore est l'amour,

plus haut, encore à droite, oh, oh ! et à gauche, mais ciel ! alliés, tournons la tête.

Tiens ! il était une fois une « altitude de l'être ». Comment vous le dire à fleur de champ, alors que par des lois naturelles, des tribulations me pendaient au plafond. J'étais d'apparence paisible jusqu'à ce jour d'hiver très étrange où je suis tombé éperdument amoureux d'une bergerette au regard acéré dont la flèche me transperça l'âme et réveilla tout mon passé. L'eau s'est infiltrée comme une source qui naît des profondeurs.

Foi de conquête, cet être féminin était digne de l'épopée des poètes. D'un seul regard, ses yeux étincelants d'amour ont su me poser à terre et me faire ainsi participer au miracle d'exister. Quelle Sonate pour une prose parlée où vint se dérouler mon palimpseste.

Mon cœur est encore en vie au beau pays des vers et des rimes. « Respir » au bout de mon bâton de berger, ne meurt pas. La montagne est là et appelle. Je glisse sur le temps et pars la rejoindre.

Il appert que trente ans après, je vois encore ces mains douces se balancer sur un piano, entre des noires qui parlent d'amour, des blanches qui la reflètent. Sonate pour un essarté, mais où diable cette musique est-elle passée ? Je l'entends cette pièce instrumentale jouer dans mon âme. Lente, rapide, la vie restera avant tout une histoire d'amour qui rapproche ceux qui s'aiment dans l'évolution de l'ensemble.

Voilà comment en bout de course, mes dernières forces du cœur s'y logeront. Près d'un feu de cheminée, tu te souviens, dirais-je aux

flammes de mes rêves envolés. Celui-ci j'ai pu le réaliser, celui-là encore, tandis que celui-là est en exil. Je pars le délivrer.

J'allumerai la prochaine flambée avec un fagot de châtaignier. Devenu étrangement « fou », je me confierai à ma sœur la plume. Tel a été mon destin, regarder mon soleil en face et n'avoir point été aveuglé. D'ailleurs, comment pourrais-je être malvoyant par ce qui me permet de voir ? Mais voilà ce que je suis...

Altissime plume, viens dans ma main, dans mon étui. Joins-toi à mes rêves, ceux à venir, ceux à libérer, les autres, ceux de l'étreinte de la souffrance, laissons-les s'envoler à « tire-d'aisance ». Plume, sautille entre mes doigts et jongle avec les voyelles d'une consonne à l'autre.

Susurre-moi à l'oreille un peu des oliviers de Provence, des senteurs aux collinettes, avant que je lâche définitivement cette rampe. Parle-moi d'amour encore une dernière fois, ce sera mon dernier vœu ici-bas. Juste un brin d'amour oui, oh ! une brindillette d'image. Je la mettrai sur mon oreille comme une tige de lavande, pour un dernier geste de poésie, pour un dernier baiser qui fermera la boucle. Mon cercle sera un cercle d'enfant, il ne sera ni rond ni parfait.

Resplendissante, c'est une image que j'emporte, une musique, un silence, une éteule. Je n'ai point fantasmé, l'amour était omniprésent ici-bas et jamais ne m'a fui.

Sonate, joue sur le clavier, balance-toi sur les noires au-dessus des blanches. Pousse-moi sur ma balançoire, je suis un enfant devenu

homme. Mes actes de conscience en attestent, mon héritage ne sera pas étique.

A l'avenir, je n'ai plus peur de la mort, je suis mort. Je suis prêt. Verbe guider qui me contemple du coin de l'œil, te voilà prévenu, c'est quand tu veux. Je suis à toi dans un instant.

La main de Vénus

« Mendiant, parle-nous de ton aumône. »

Bien, alors tends tes oreilles comme un élastique, car même si je ne vais pas me mettre sur mon bien-dire pour que mes mots ralentissent ta course, ne t'évague pas, apaise ton cerveau reptilien. Du bouleau blanc sous lequel je suis assis, je peux te dire que la vie s'étire si bien que j'en baille mes branchages, haa, ouhaat, haiahouaaa... Elle est étonnante cette coulée des âges. Je suis un vieil homme barbichu et comme on dit chez nous dans nos montagnes, je suis un « relié » de ce qui doit devenir.

Qu'est-ce que cela ? D'ailleurs, à quoi bon le dire puisque l'amour c'est toujours ce que l'on ne comprend pas quand on cherche à se l'expliquer. Par contre, quand il n'est plus là, on réalise soudain que c'est lui en personne qui est venu nous visiter. On reste ensuite pantois les yeux écarquillés avec une sorte d'ébranlement moral qui ballotte tout l'édifice.

Ceci dit, je suis naturellement un mendiant par respect pour moi et pour les autres. Je ne refuserai jamais l'aumône, même celle d'un

eurocrate. *Ex ungue leonen*⁵ ma plume, caresse mon visage et montre-moi mon face à face en ce bas monde chancelant. Je précèderais l'avenir dans l'instant.

Vois, c'est une plume d'oiseau médiocrement restaurée que je trempe dans un encrier. Je la trimbale partout où je vais depuis cinquante ans. Aujourd'hui, à cette veillée du printemps, je l'ai déposée sur le piano de l'infinitude. Elle sera mon avant-gardité, mon testament. Elle seule m'a permis de rendre au papier ma solitude. Ainsi je n'ai pas étouffé mon cri d'amour dans un silence profond.

En fait, cette plume est mon château, mon éclat de rire. A ses côtés, je suis assuré d'être aimé et d'être traité en homme debout. Regarde cette bâtisse au loin... c'est la maison des pauvres où je suis né, c'est aussi là que je mourrai comme un grand. Cette demeure n'a l'air de rien et bien figure-toi qu'elle a l'âme haute dans le bonheur d'autrui.

C'est que je suis né plus d'une fois en paix, le souffle admiratif en ce lieu de vie. Autrefois, je me suis même fait ouvrir la porte par un ange, et surprise, aujourd'hui encore je découvre un plain-pied admirablement meublé. Il n'y a rien. Autrement dit, il y a juste des âmes ouvertes au soleil qui semblent indiquer que l'infinitude commence ici. Les fenêtres ouvertes, j'éprouve un immense intérêt doublé de curiosité, j'enjambe et passe de l'autre côté.

Viens, suis-moi si tu es aussi singulier que je le suis, nous ferons ensemble l'eurythmie d'une rencontre. Nous avons encore quelque

chose d'assez fort à donner. Côté courtine nous voilà. Il pleut à verse, mais cela ne trempe pas. Au contraire, cela porte et répand des rêves petits et grands. Tel est mon bonheur, la joie de les mettre en terre et de les voir germer. Et toi, mon frère des vallées, ma sœur des collines, à quoi rêves-tu ? A fonder une famille, à rencontrer une âme sœur, à voir l'océan, à fabriquer un bateau, à quitter les incendiaires de la plaine qui sonne le tocsin ! Rêves-tu encore, au moins ?

Nous voyons le même monde mais pas avec les mêmes yeux. Nous voyons le même amour sans jamais vraiment le connaître. Et du même esprit, c'est lui qui nous voit.

Regarde ici, c'est la tour principale des poètes, le donjon. Quand rien ne va plus, c'est là que je me retranche en avant-garde des tempêtes. La dernière fois, longuement distrait dans mes rêveries, une insaisissable tornade est entrée en coup de vent dans mon château et faillit me prendre dans ses oubliettes. Un chagrin n'arrive jamais seul. Dûment averti des êtres féminins qui s'arsouillent en plaine et qui nagent dans les eaux léthéennes, je n'ai pourtant rien vu venir de ma béance fondamentale où je « bocampais ». Ciel ! je ne suis pas un bélier-couillard à ce que je sache.

C'est que chez nous les pauvres, même si on va de bizingue, l'amour est plus réel que le sérieux de la vie. Quand il n'est pas là, on le pense, et souvent il pointe le bout de son grand nez. Tu sais, on n'a

pas eu le sou pour faire de l'art dans les écoles, mais on sait lire, écrire, dessiner, jouer de la musique et même penser. Tiens, la preuve, assied-toi sur le pouf de la bienséance, pèlerin lecteur, je vais te jouer une phrase de ma sonate imaginaire, c'est une impro de berger d'où montent les brumes profondes de mon cœur ravagé.

Jadis, ce fut une envolée à ma bergère que je perdis une nuit dans une fabrique à rombières. Tu vas sentir le voisinage de mon âme en partance. Ouvre tes dinguos et écoute voir au lieu de me lire.

C'est beau, n'est-ce pas, cela claque un tantinet romantique, mais chez nous les pauvres, c'est une preuve de santé mentale, un signe providentiel que nos ruines sont mêlées de près à notre grandeur. Et si tu veux tout savoir, le peuple des yeux m'a inspiré cet air que je n'ai joué que cinq fois dans ma vie. C'est une peuplade des doigts de la main qui voit au loin et qui n'a jamais jeté l'ancre à la mer.

Il pleut, la pluie est en haut, en bas, entre les gouttes, c'est le son qui descend sur terre pour nous parler des choses éternelles. Ce sont les gens du large qui m'ont appris cela quand j'étais une petite vague au bord de la mer. Chose remarquable chez ces gens de l'altitude, la frontière entre leurs pieds et la terre est restée toujours la même : une intelligence qui ne connaît point la peur.

J'y ai causé de tous les temps à cette carte géographique du monde. Je n'ai pas dit tout ce que j'avais à dire, mais tant que mon être pourra faire des rêves avec des adjectifs, je sentirai qu'ils ne se sont jamais lassés

de m'écouter. Quand on est vieux, il n'y a plus grand monde qui nous regarde avec de bons yeux. Pourtant, même si notre navire barbote, il est en pleine mer et en confiance il fait rire les vagues scélérates.

Les fleurs fanées n'intéressent guère, alors que tout le suc est bien là en compagnie du grand silence qui veille. Dites-le avec des fleurs que vous l'aimez, confie à nos cœurs l'évidence végétale. Une fois, quand j'étais petit, vers les dix ans, je cueillis à ma sortie d'école primaire un énorme bouquet de fleurs des champs pour celle que je considérais comme la plus surprenante de ma classe.

Lorsqu'elle reçut ma déclaration d'amour fleurie, elle se sentie aimée pour la première fois de sa vie. Elle me bisouta avec allégresse les joues et comme une folle heureuse elle me déclara de sa tour de princesse : « Tu es mon prince, je te nomme chevalier de tout mon royaume. » Miracle des pas de l'instant enfant ! moi qui habitais un quartier de la plus grande des misères, voilà que tout à coup, j'étais prince, chevalier, et par surcroît, je devais veiller sur un royaume.

Ce bout de chou d'être féminin s'appelait Offrande. Cette sonate-là, ce n'était plus une sonate pour si bien dire, mais une symphonie où tout semblait rêver de réalité. Et figure-toi que soixante ans plus tard, lucide encore, je me souviens de ce visage d'enfant, d'un sucre d'orge dans sa bouche et de son merveilleux sourire dans la cour d'école, comme si c'était un hier qui remodèle le présent. Ce sentiment de bien-aise m'a accompagné toute ma vie.

Quant au royaume secret, je l'ai vu au travers d'une bien-aimée, qui aussi pauvre que moi, su voir dans mes bobos le prince que j'étais.

Tout cela pour te dire que le fait extraordinaire de la fleur est de s'offrir et de parler d'amour dans ce qui se fait, se redéfait, pour accéder à l'existence. Vois-tu, toute ma vie, j'ai été pauvre mais prince et chevalier, et aujourd'hui, lorsque je marche avec ma canne à côté d'une parcelle de terre en fleurs, hé bien ! je suis un plein d'harmonie dans ma solitude entière. Je peux désormais bercer de paix chacun de mes pas.

Il ne m'en reste pas tant et ils sont si bien comptés. Mais qu'importe, j'ai complètement oublié mes tables de multiplication. La seule chose dont je me souviens est que deux plus deux égalent une Sonate dans le silence le plus absolu de l'intelligence du monde.

La misère m'a peut-être réduit à vivre simplement, mais vois-tu, le ciel m'a donné l'amour comme aumône. De cet amour insaisissable qui derrière des yeux nous regarde et qui soudain nous disent : « je t'aime »...

Ah oui ! et mille fois oui. Ce mot à mes lèvres, aux tiennes, aux vôtres, aux nôtres. De tant de faveur, de bonheur, mon cœur s'est rempli d'or et nul impôt ne pourra le taxer.

Depuis trente ans déjà, il n'y a pas une seule aube où lorsque je me lève en ce grand monde, je n'ometts de remercier le Très-Inconnu pour ce don charitable qu'il accorde au mendiant que je suis resté.

Confiance faite, le jour de ma dernière aube, je grimperai la montagne une dernière fois pour voir le soleil de plus près, sous le seul

Rondo

prétexte de tant d'amour à renaître. Déjà, je regarde en avant pour venir à bout de mon plus grand miracle : mourir heureux. Je repartirai comme un prince, comme un chevalier, sans mon bissac de mendiant, sans un centime en poche. Un palais m'attend...

⁵ : *Ex ungue leonem* : on reconnaît la musique d'un homme dans ses créations.

L'instant retrouvé

« Grand-père, dis-nous ce qui te vient à l'esprit »...

Tout d'abord mes enfants, sachez que mon rendez-vous à la cathédrale d'images est si proche de mon apparente et désolante vieillesse qu'il me vient à l'esprit que plus je vieillote, plus je rajeunis par rapport à l'univers. Dans ce sens-là, vous êtes plus âgés que moi, mais vous comprendrez tout cela de concert un jour au granit de vos pensées.

Vieillir est comme une île sans bord, on ne peut pas faire autrement que de s'unir à la mer. Quelle sensation étrange de savoir que demain et toujours seront pour moi le même jour. A ce moment-là, je serai en partance pour la grande odyssee afin de poursuivre ma vie là où je l'ai commencée.

Ahi ! ahi ! de toutes les métamorphoses, à grand ahan, selon moi c'est la plus fantastique, le plus grand des soleils. Un vieux qui scintille sur terre, c'est déjà un « bébé étoile » qui s'allume là-haut, n'est-ce pas ? Je meurs demain. En attendant, d'une avancée d'amour, je ferme les yeux et pour tout vous dire, de mon cœur, je vois une belle montagne qui s'élance la tête penchée vers les charmes des nuages de Magellan. Je l'entends même vibrer à mon appel, mmehhhooo, mmhrrrueooo,

mnmnmohhheuuooo... Ah ! l'écho de son esprit s'y joue dans le désir du temps.

Mais quel bien de l'existence que d'être « Bébé Etoile » à la conquête de sa brillance. Vous savez, suite à mon arrivée magique sur terre dans une chaleur d'étuve et des assauts de la vie, j'ai sympathisé d'un seul regard avec les pierres, les papillons et les choses inouïes. C'était naturel en quelque sorte que de se relier au génie de la création. D'ailleurs, c'est de ce point d'appui qu'apparut ma première vision : je me découvris un jour « homme debout », le facteur de ma lettre.

Lettre dont j'étais le roman, le poème, de sorte qu'à y réfléchir en fin de piste, je comprends sans fard que je ne suis qu'un seul et éternel essai. Pour cette raison fondamentale j'ai appris de mes égarements en plaine jusque dans le flanc de mes jours contradictoires et de mes nuits tropicales.

L'homme, vous savez, c'est un grand babillard. Somme toute, lorsque sa tête tait toute sa fadasserie, il en dit long et large sur l'amour pénétrant son « caché ». Silencieux comme l'azur assoupi, il devient fantastiquement l'intérieur d'une cathédrale et ne se laisse plus assombrir par des croyances.

Tout ce temps passé sur terre, j'ai voué ma vie à une quête de l'âme humaine pour ne vivre que ce qui était en moi. Je me suis borné à m'émerveiller du monde, et ce, malgré les innombrables coups d'évidences que je reçus dans le dos, dans le ventre, sur la tête. Du reste, c'est bien cette grande fatigue qui m'a fait avancer pour aller voir plus

loin si j'y étais. Effectivement, l'être est toujours dans ce qui est nouveau pour lui. J'y étais dans la maigreur de mes ombres.

Voilà un beau soleil : la vie n'aime pas le surplace, encore moins la marche arrière. Bien sûr, on a beau en savoir de la science humaine, ce n'est pas pour cela que l'on poursuit un véritable chemin sans peine.

Voici une pleine lune : un homme qui se relève de sa chute qui le fit tomber comme un beignet de crevettes dans une poêle à frire. En ce qui me concerne, je n'ai rien vu de plus noble, de plus grand sur terre qu'une relève digne du flambeau qui naît de ces prises d'honnêteté.

Voici une aube : l'acte libre qui gravit toutes les montagnes.

« N'ayez ni peur des orages ni de la foudre » qui se disait à tout bout de champ sur les monts. Il ne faut pas l'attirer pour autant, laissez rire la vie plus que tout. Les rayons du soleil aiment les hommes simples tandis que les reflets de lune admirent les projets de vie qui coulent dans le sens de l'océane.

Quant aux gambades amoureuses, à leurs matinales, alors là ! il n'y a pas de quoi faire l'artaban. Je vous les laisse découvrir au beau milieu des courbes capricieuses de vos destinées, mais de grâce, mes petits, tombez amoureux de préférence quand le vent se tait. Je sais bien, on ne choisit pas l'instant du miracle. Il est vrai que lorsque de la plus noble intelligence, les horizontales et les verticales se rencontrent, elles promettent des jours complices et existentiels. La santé de l'âme revient car les sentiments de la colonne vertébrale rassemblent les fragments assouvissables.

Comme le serf peut l'être à son maître, il y a souvent entre un homme et une femme du blablabla mélancolique et dramatique des grands fonds. Du pif, du paf, du poum-poum de couette, de telle sorte que certaines personnes au tic-tac bien aigu, se croiront déjà au paradis lorsque leur petit nuage s'éclatera en semence. Nous passons tous par cette expérience, ou presque. La semence au service de l'amour est un fruit des dieux qui s'offre comme les étoiles remplissent le ciel. Rien n'a changé à ce sujet mis à part les valeurs et les modes que l'on attribue à une vie sociale reflétant ce que nous sommes et qui n'attend pas moins du changement des sociétés si ce n'est l'évolution des consciences.

Il ne suffit pas d'avoir l'aspect du beau prince. Je dois dire que j'ai dû attendre bien longtemps avant de vivre ce miracle du feu, celui de tenir une Bergère dans mes bras de petit homme et aussitôt m'embraser. Vous verrez mes garçons, il y a dans la vie certains sourires d'êtres féminins qui vous bouleversent l'âme et l'esprit de fond en comble. Et c'est ce qui m'est arrivé lorsque je rencontrai la luisance de « Chevelure de Châtaigne ». Fan des lunes ! une vraie lambrusque. Je peux me souvenir d'avoir été « homme debout » dans l'immédiateté lorsqu'elle me regardait dans les yeux. A penser à elle soudain, je tressaille de poésie, atteint d'une indomptable fringance.

Chose rare ici-bas que la rencontre d'un être aimée avec qui l'on peut prendre racine sur un terreau commun et sur une route solitaire. Il est fréquent que cela n'arrive qu'une seule fois que deux regards se parlent avec « un verbe ». Toutefois, c'est vite arrivé de manquer un

rendez-vous, car en amour comme en esprit, si on ne saisit pas l'instant dans sa graine, on sera soit feuille, soit fruit, soit fleur, mais jamais la fleur entière. C'est un peu comme les comètes, cela ne court pas le ciel toutes les nuits. Quand de loin, on nous montre le chemin, si nous faisons le premier pas, la Providence accordera ses faveurs à ceux-là mêmes qui ne l'espéraient point.

Ah ! mes enfants, c'est là votre évidence, à peine vous percevez le beau que vous vous en émerveillez. Il est déjà comme un astre naissant dans votre maison étoilée ; que ce soit un ruisselet, un coquelicot, un caillou d'argent, une couleur qui brille, un autre enfant, c'est du pareil au même, tout est ciel en vous. Ne perdez jamais ce don magnanime, ce sens aigu des réalités, de grâce ! Accueillez-le avec bénévolence et restez cet aiguil de l'aube dont nul pirate ne pourra s'enivrer.

Autant « tendreau » que « tendrette » qui avons aussi pensé la vie, nous tous entrons sur terre dans une suite admirable où toutes les magnificences et les projets de l'évolution universelle se sont plongées, jusqu'à ce fameux grand saut de l'ange que l'homme réalisera. A ce qu'il paraît, les dieux ont parié là-haut que l'homme dans son évolution était capable de monter d'un cran dans les hiérarchies des grandeurs, et qu'ainsi il pouvait devenir un ange. Mille contre un, c'est absolument nécessaire à la grande poésie, je mise que c'est possible, si tout doit grandir, à nous de montrer maintenant le chemin. Cela s'accorde à l'espérance, nos vies n'en seront que plus vraies.

Je sais, ils ne sont pas pressés au ciel, d'autant plus que le temps n'est pas le même qu'ici. Mais, n'est-ce point un noble projet pour chaque horloge. Après tout, l'univers qui nous entoure est si magique que tout me paraît en demeure. Nul doute n'est permis à ce sujet, le merveilleux attire le merveilleux. Là sont nos secrets. Un homme des villes ne pourra jamais parler aussi bien de l'Atlantique qu'un marin celtique.

Devenez vos secrets sur la trace qu'ils vous ont laissée, vous découvrirez une marche en montagne et ce qu'elle cache encore pour votre bien dans l'ombre. D'un côté le jour, d'un autre la nuit, devenez progressivement cette lueur qui les effleure, je vous prie.

Faite-le pour l'humanité qui tissera des liens et montera sur nos marches. Là sont nos rêves puisés dans le monde des idées, là encore nous allons les chercher pour les rendre manifeste. Mais j'en dis tant alors que si ma bergère était là, elle vous en dirait autant.

Comment ne pas penser bellement à cette coquine des anges ! A coup sûr, sa grandeur d'âme m'entend de sa voûte. Elle doit sûrement agiter ses petites ailes, un vent d'éther en poupe. *Bis repetita placent*,⁶ le miracle d'amour a été grand pour que sa chevelure châtaigne soit la plus remarquable de l'Occident. Que le diable m'emporte si je dis faux ! Comme quoi, le guide a raison, écoutez surtout votre cœur, toute l'intelligence de l'univers s'y trouve, c'est aussi la nôtre.

Pour finir en musique et fêter avec vous ma sortie de scène, je partage avec vous ce thème. Plus surprenant encore mes enfants, je vais vous jouer ce que je composais jadis pour une princesse un jour où les

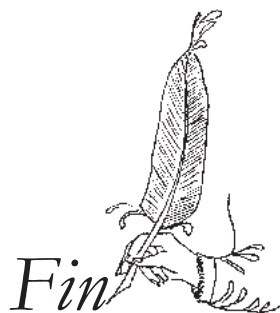
amandiers étaient en offrande et que jamais « chevelure de châtaigne » n'entendu. Tel est un secret qui ne l'est plus.

Dire que demain et toujours seront pour moi le même jour. Tiens, j'entends encore la montagne vibrer, vrrrehh, bvreeeh, vvreeeh... chante ma belle, chante, mes graines sont lancées. Assurément, mes vieilles mains grises, râpées, peuvent pianoter encore une fois sur cet instrument qui je dois dire, m'aura fait rêver d'amour jusqu'au dernier souffle.

Voilà ma boule de feu, assidu du temps présent, en sorte que l'homme peut aveindre la grandeur de ce qui l'inspire. Je me sens à nouveau prince, chevalier. Je laisse rire la vie à nouveau, mon esprit aspecte l'Orient. Il est l'heure de partir au bon moment.

Maestro, c'est à vous.

⁶: Bis repetita placent : Ceci mérite d'être redit, répété.



Sommaire

<i>Allegro</i>	
Bébé étoile	9
L'enfant d'argile et la pierre runique	19
Boulette de glaise	26
<i>Adagio</i>	
L'instant séparé	33
Tunnel	40
Appel dans son ciel éteint	46
<i>Rondo</i>	
Couleur d'étoile	51
La main de Vénus	59
L'instant retrouvé	66

┌
└

┌
└




INFORMATION POUR LE LECTEUR

Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire pour vous lire et vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.

Courrier des lecteurs

Les Editions de L'ESCARBOUCLE à Yverdon,
Case postale 894, 1401 Yverdon-les-Bains
SUISSE
www.escarboucle.ch



┌
└

┌
└